

— Cette fantaisie de Richard passe les bornes ! Nous ne pouvons rester ici indéfiniment dans de pareilles conditions. Je vais te ramener à ta mère !

La pensée de sa mère était la seule qui, pour Simone, conservât quelque douceur.

Elle n'avait pas encore eu la force de lui écrire, incapable de détailler, de raconter son malheur, ne pouvant, même de vive voix, exprimer à qui que ce fût le remords épouvanté qui la tenaillait. Mais embrasser sa mère et se blottir entre ses bras lui serait un apaisement, une consolation peut-être. Elle se sentait si brisée, si épuisée !

Thomas Erlington même s'inquiéta de son dépérissement et hâta le départ, promettant à M. d'Avron dont il était devenu le confident intime, la providence visible, de veiller à tout, de le tenir au courant.

Rien ne retenait donc plus M. d'Avron dans cette maison funeste, où la mélancolie noire commençait à le gagner aussi.

Quant à Simone, depuis le jour de son arrivée à Erlington, elle n'avait jamais souhaité que d'en repartir, et les derniers événements n'avaient pu que rendre plus ardent ce désir. Cependant, lorsqu'elle descendit pour la dernière fois le grand escalier, elle eut un inexprimable serrement de cœur, sans doute en songeant à toutes les souffrances laissées derrière elle.

Pendant qu'on apportait les bagages, un étourdissement la prit, et elle dut s'asseoir dans l'antichambre.

C'était juste à cette place que, repoussée par les domestiques de sa tante, elle était venue attendre le bon plaisir de lady Eleanor, que, d'en haut, une voix encore inconnue, la voix de Richard, avait retenti à son oreille, lui portant un encouragement, un espoir.

Il avait dit :

— Recevons-la, cette pauvre petite !

Il l'avait reçue, pauvre suppliante, dénuée de tout. Il l'avait faite la maîtresse, l'idole de cette demeure. Et c'est elle qui l'en avait chassé, qui y avait apporté le malheur et la mort. Sans ce fatal mouvement de pitié qu'il avait eu, Richard vivrait, encore ignorant des pires anxiétés de son sort, gardant la consolation de l'amour maternel. Lady Eleanor vivrait aussi, et Simone... oh ! pour Simone, tout aurait mieux valu que ces souvenirs qu'elle traînerait après elle, toujours, maintenant !

— Tu n'as que cette malle ? demandait M. d'Avron, uniquement préoccupé de ne pas manquer le train.

Elle répondit d'un signe affirmatif. Son trousseau, sa corbeille, les bijoux, les cadeaux, tout était resté dans les grandes armoires de Mrs. Griffith.

On monta en voiture.

Au moment où Thomas Erlington, qui reconduisait M. d'Avron et Simone à la gare, se plaçait en face d'eux, des gémissements plaintifs se firent entendre. C'était le vieux chien de lady Eleanor qui venait se jeter sous les roues.

Simone se pencha.

— Donnez-le-moi, je vous prie, dit-elle à Thomas.

Et comme M. d'Avron, en la voyant prendre le chien et l'asseoir sur ses genoux, se récriait :

— Tu ne vas pas emporter cette bête sale et horrible ?

— Si, dit-elle. Je ne veux pas que ce chien reste là pour mourir aussi !

M. d'Avron pesta contre ce caprice et les ennuis qui en seraient les conséquences, puis il se moqua de la laideur du chien, de son air, particulièrement maussade, puis, comme Simone ne voulut ni abandonner à la gare ni jeter à la mer ce compagnon incommode, de guerre lasse, il finit par lier amitié avec lui, les bons rapports étant toujours plus agréables que les mauvais, n'importe à qui l'on ait affaire. Le mal de mer qu'ils eurent en commun acheva de les attacher l'un à l'autre. Quand on arriva à Paris, le chien ronflait avec confiance sur le bras de M. d'Avron doucement assoupi.

Simone, elle, restait les yeux ouverts, les traits tendus, insensible à la fatigue, à la distraction de cette longue journée de voyage, à la douce sensation du retour. Le bruit, le mouvement, l'irrésistible entrain de Paris, parvenaient à peine jusqu'à ses oreilles, jusqu'à sa pensée, toujours fixée sur les mêmes objets,

A côté de son père, dans leur coupé qui était venu les chercher à la gare, indifféremment, elle reconnaissait les magasins encore éclairés, les rues familières, l'approche du logis.

— J'oubliais de te dire... Pour ne pas trop inquiéter ta mère, je ne lui ai parlé que de la mort de ta tante. Il faudra lui présenter le reste sous le meilleur jour...

Le coupé s'arrêtait. Avant que Simone fût descendue, Mme d'Avron, Georges, Madeleine, étaient déjà là, parlant, criant, effarés de bonheur, la pressant l'embrassant, l'étouffant si fort qu'elle finissait par se trouver gagnée à leur joie, malgré elle un peu contente.

Puis, tout à coup, Mme d'Avron s'écria :

— Mais Richard ? où est Richard ?

On était entré dans le salon, le petit salon si gai, si familial. Toutes les figures apparaissaient déguées, consternées. Georges se taisait. Madeleine, voyant sa sœur si changée dans ses vêtements noirs, la reconnaissait à peine, prenait peur, et, irritée pour la première fois de sa vie, Mme d'Avron demandait à son mari :

— Qu'a-t-elle ? Que lui a-t-on fait ? Pourquoi me la ramenez-vous ainsi ?

M. d'Avron crut qu'il valait mieux, tout de suite et devant tous, donner l'explication indispensable.

— Voilà, dit-il. Cette mort subite de la pauvre Eleanor a beaucoup éprouvé Simone... et le climat... le climat de l'Angleterre est très mauvais. Richard n'a pas pu nous accompagner. Vous comprenez... les affaires... Il nous rejoindra bientôt.

Ce petit discours eut un succès médiocre.

Les enfants s'étaient tant réjouis de voir ce grand frère qu'on leur promettait ! et Mme d'Avron sentait, contre le sien, palpiter le cœur de sa fille, à grands coups comme s'il allait se briser.

— Mon Dieu ! ai-je été folle de la laisser partir, de croire ce qu'on me disait, de ne pas aller là-bas moi-même ! s'écriait-elle désolée.

M. d'Avron, qui s'était fait une habitude commode, en même temps qu'un devoir sacré, de toujours mentir à sa femme, ne put, cette fois, lui cacher qu'une partie de la vérité.

— Mon enfant chérie ! dit-elle tout bas après avoir bordé Simone dans son petit lit et lui avoir baisé les yeux pour la faire dormir, tu es bien malheureuse, mais ne te désespère pas. Souvent, dans les nouveaux ménages, de terribles malentendus se produisent qui, grâce à Dieu, ne sont pas irréparables. Quand nous saurons où est Richard, si tu veux, c'est moi qui irai le chercher !

Et comme, à cette offre illusoire, Simone ne trouvait pas le courage de répondre, Mme d'Avron continua :

— Il peut avoir eu des torts, mais sa conduite a suffisamment prouvé qu'il est bon, qu'il t'aime. Mon enfant, on doit tout pardonner à son mari, on doit toujours aimer son mari !

En affirmant ces obligations qu'elle-même avait si religieusement tenues, Mme d'Avron se ranimait, se raffermissait, n'avait plus ni trouble ni hésitation, et Simone, humiliée, affligée jusqu'au fond de l'âme, sentit que sa mère, prise pour juge, l'aurait condamnée.

Elle n'osait plus, maintenant, avouer son douloureux secret, comprenant enfin que, de personne au monde, elle ne pouvait attendre un conseil utile, un soulagement efficace, et elle regrettait presque d'être revenue.

A retrouver semblables toutes les choses, tous les êtres aimés et familiers, son propre changement la frappait davantage. Deux mois ne s'étaient pas écoulés encore, et un abîme la séparait de sa vie ancienne. Cette vie était rompue, ne pouvait plus se ressouder. Quelle autre vie recommencer à présent ?

Une circonstance fortuite vint la soustraire aux premiers embarras de cette situation.

En cherchant Richard dans le jardin d'Erlington, elle avait pris froid, et, depuis, elle toussait beaucoup. Soit qu'en voyage un nouveau refroidissement fût venu aggraver son état, ou que l'énergie factice qui la soutenait eût cédé, aussitôt la tâche accomplie et le logis regagné, dans la nuit même de son retour, elle eut un violent accès de fièvre.

Au bout de vingt-quatre heures, le médecin appelé parlait de pneumonie et redoutait une complication au cœur.

La maladie arrivait avec un à-propos, était accueillie avec une satisfaction peu habituels. Qu'aurait dit et fait Simone, en ces longues journées, en ces plus longues nuits, si le tourment des remèdes, l'absorption de la douleur physique, la béatitude animale du mieux ne lui eussent fourni, tour à tour, une occupation et un repos forcés ? Ses pensées changeaient enfin ! et c'était à qui l'aiderait à oublier. On ne la fatiguait plus de questions, de représentations, de consolations ; on la traitait comme un petit enfant auquel on ne demande ni d'être raisonnable, ni d'être bon, ni même d'être heureux, mais seulement de vivre. En comparaison de l'existence de leur fille, Richard avait cessé de tenir aucune place dans les soucis de M. et même de Mme d'Avron, et si, entre eux, ils parlaient de lui, c'était pour se plaindre et l'accuser.

— Jamais je ne pardonnerai à ce misérable de me l'avoir tuée ! cria M. d'Avron un soir où on désespérait presque.

Et lorsque, le mal cédant enfin, il vit sa fille renaître, revivre, lui parler, lui sourire, repris d'une nouvelle extase paternelle comme auprès de son berceau :

— Regarde-la ! chuchotait-il à l'oreille de Mme d'Avron, et dis-moi si l'homme qui, pour un malentendu, une sottise quelconque, abandonne une femme pareille, peut avoir l'ombre de cœur !

L'élan était donné, et le flot de cette vertueuse indignation ne cessait de grossir, de déborder.

Bientôt M. d'Avron en vint à affirmer de la meilleure foi du monde :

— Ce qui me révolte le plus, c'est de penser que nous avions